GLOBE
RANA AHMAD
ICI, LES FEMMES NE RÊVENT PAS
RÉCIT D'UNE ÉVASION

LE LIVRE

Rana, dix ans, fonce sur son vélo flambant neuf. Heureuse, insouciante, choyée par son père, un vent de liberté lui caresse le visage.
Quinze jours plus tard, c'est terminé. Son vélo est donné à l'un de ses oncles. Encore quelques mois et elle devra, pour être une bonne musulmane aimée d'Allah, porter l'abaya noire sur son corps, le niqab sur son visage et le tarha sur sa tête et ses épaules. Ensuite, ses parents lui trouveront un mari et elle sera condamnée à ne plus rien faire que la cuisine, le ménage et ses cinq prières par jour. C'est la loi.
Il ne reste à Rana que ses yeux pour pleurer et contempler son monde : l'Arabie saoudite des années 2000. Mais sur ce monde, elle porte un regard impitoyable. La frustration sexuelle fabrique des obsédés et des hypocrites. L'obsession et l'hypocrisie transforment les hommes en ennemis de leurs propres sœurs, filles ou épouses. Les agressions et les violences quotidiennes donnent aux femmes l'envie de fuir. Très peu réalisent ce rêve fou.
Rana sera l'une d'elles. Elle n'a jamais oublié le vent de liberté de ses dix ans, elle est prête à tout pour le retrouver et en jouir, et, cette fois, en adulte.

L'AUTEUR

Rana Ahmad est née en 1985 à Riyad. Après l'échec de son mariage, elle découvre sur Internet les écrits de Darwin et de Nietzsche, et devient vite athée. Menacée de mort dans son pays, l'Arabie saoudite, elle décide de partir. Pour tout bagage, un ordinateur portable et un billet d'avion pour Istanbul. Elle vit aujourd'hui en Allemagne, où elle étudie la physique à l'Université de Cologne – sous pseudonyme, afin de ne pas être retrouvée par sa famille. *Ici, les femmes ne rêvent pas* est son premier livre.

Rana Ahmad

Ici, les femmes ne rêvent pas

Récit d'une évasion

Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni

GLOBE

11, rue de Sèvres, Paris 6e

À mon père, qui a toujours cru en moi
et m'a donné le sentiment d'être un individu singulier.
À tous ceux qui veulent changer leur vie,
mais ne pensent pas être encore en mesure de le faire.
Ce livre est pour vous.

PROLOGUE

Je traverse la rue et j'entends des oiseaux chanter. Pour le reste, le silence règne au cœur de Cologne. Mon voisin, qui marche à ma rencontre sur les bandes blanches, m'adresse un salut aimable. Le soleil brille, je vois avec plaisir l'éclosion des premiers bourgeons et les feuilles vert tendre sur les arbres et les buissons. J'emplis mes poumons d'air chaud.

Beaucoup de cafetiers ont sorti tables et chaises en terrasse, je croise des hommes en short et des femmes en robe d'été aux couleurs vives. Une jeune fille passe devant moi sur son vélo, je la suis des yeux. Elle sourit. J'aime beaucoup la manière dont les gens savourent le printemps, ici, en Allemagne. C'est une journée ensoleillée et légère, mais lorsque je vois sur l'enseigne – outre des boissons fraîches, des cigarettes et des confiseries – « International Calls and Internet », je ralentis le pas sans le vouloir. J'inspire encore une fois profondément, puis j'abandonne la lumière du jour pour la pénombre du magasin. Derrière le comptoir où l'on vend des barres chocolatées, des chewing-gums et des petits ours à mâcher se tient un homme qui, comme moi, semble avoir ses racines ailleurs qu'en Allemagne. Il me lance un regard interrogateur. L'espace d'un instant, j'ai oublié qu'il ne peut pas savoir ce que je veux. « Téléphoner une fois, s'il vous plaît, finis-je par dire. – Allemagne ou étranger ? » demande l'homme. Je réponds hâtivement : « Étranger. » Puis j'ajoute, tant mon excitation est

grande : « Arabie saoudite. » Cela ne l'intéresse pas. Il hausse les épaules, désigne une rangée d'ordinateurs. Derrière l'un d'eux, un homme mène une conversation bruyante, le casque sur la tête. « Ou alors dans la cabine ? demande le gérant. – La cabine, s'il vous plaît », dis-je avec soulagement : je tiens absolument à ce que personne ne puisse m'entendre. J'ai attendu cette discussion pendant des mois, je ne veux surtout pas être dérangée, cet appel est trop important. L'homme hoche la tête et ajoute : « C'est libre. »

J'entre dans la cabine dont l'étroitesse a quelque chose d'absurde. Le téléphone démodé est usé par des années d'utilisation. À l'ère du portable, on dirait un objet venu d'un autre temps. Son cadran est équipé de touches en métal argenté à la surface desquelles sont gravés des chiffres noirs. Les touches du deux et du cinq sont déjà passablement effacées. L'écouteur noir est relié par un cordon inoxydable qui ressemble à un tuyau de douche miniature. Les parois de la cabine sont sombres, c'est peut-être du contreplaqué peint, je n'en suis pas certaine. Les gens y ont laissé des graffitis au feutre blanc, les cochonneries et stupidités habituelles. Je sors mon portable de ma poche et tourne le dos à l'homme installé devant l'ordinateur. Il regarde fixement l'écran et paraît totalement absorbé par sa conversation. Je me réjouis qu'il porte un casque. La cinquième cabine n'est pas bien insonorisée. Il y a un petit espace sous la porte vitrée, et aucun plafond ne clôt l'espace à son sommet. Mes mains tremblent quand je commence à taper sur le vieux clavier le numéro qui figure sur l'écran de mon portable. Si je suis ici dans cette cabine c'est pour que l'on ignore d'où vient mon appel, ce serait trop dangereux. Je n'appelle pas le fixe de la maison. J'ai peur que ma mère ne décroche. Qu'est-ce que je dirais dans ce cas-là ? Le risque est trop important. Je tente d'inspirer et d'expirer profondément et régulièrement. Je suis tellement énervée que je dois m'y reprendre à deux fois pour composer le bon numéro. Mes mains tremblent toujours. Ça n'est qu'une

conversation téléphonique, Rana, me dis-je, pour me rassurer. Je respire une fois encore à pleins poumons avant de taper le dernier chiffre. Je porte l'écouteur à mon oreille. Une vague nausée s'empare de moi. Il fait beaucoup trop chaud dans ce petit espace. À l'odeur, on jurerait que quelqu'un a fumé une cigarette après l'autre pendant des heures. Je tente de continuer à respirer calmement, en contrôlant mon souffle, pour dissiper mon haut-le-cœur. Pendant un instant la ligne donne l'impression d'être morte, alors que je suis certaine d'avoir composé le bon numéro. Une éternité s'écoule avant que le signal retentisse. Cette conversation, que je voulais encore ajourner quelques secondes plus tôt, ne commence pas assez vite pour moi à présent. Enfin, j'entends la sonnerie. Un long bip, deux, trois, quatre, cinq… La tonalité retentit et retentit encore ; personne ne décroche. À la sixième ou septième, j'ai perdu tout espoir, mais je continue à presser l'écouteur contre mon oreille et à regarder fixement cet antique téléphone à pièces. J'ai beau savoir à présent que personne ne répondra, je suis incapable de raccrocher. Ces dernières semaines, j'ai passé en revue d'innombrables scénarios. Mais aucun ne prévoyait que mon père ne serait pas à l'autre bout du fil. Je raccroche le combiné, déçue. Je suis au bord des larmes. Que dois-je faire à présent ? Mais, avant que j'aie vraiment le temps d'y réfléchir, le téléphone sonne. Quelques secondes passent, quelques secondes pendant lesquelles je regarde fixement l'appareil avant de comprendre. Puis je décroche de nouveau le combiné, je le tiens contre mon oreille, et tout d'un coup tout se passe au ralenti. Je demande : « Papa ? » Qu'il est étrange de prononcer ce mot. C'est au moment où il sort de ma bouche que je me rends compte du temps qui a passé depuis la dernière fois que je l'ai dit. « Rana ? » fait la voix à l'autre bout du fil. Une voix dont j'avais presque oublié la sonorité et – j'en suis certaine à présent – que je reconnaîtrai entre mille dans dix ans, dans vingt ans. Parce qu'elle éveille en moi des sentiments tellement profonds, tellement ancrés dans

mon subconscient que je suis sans défense au moment où ils s'abattent sur moi. Ça, là, dans le combiné, résonnant dans la cabine d'un cybercafé allemand, c'est mon père. C'est lui, pour de vrai. J'ai le vertige. Je suis incapable de formuler la moindre pensée. À l'autre bout du fil aussi, le silence est complet, comme si nous étions trop effrayés, l'un et l'autre, ces deux premiers mots péniblement exhalés, pour pouvoir en prononcer d'autres. « Loulou, mon cœur ! » La voix de mon père dissipe le silence. Il parle tranquillement, avec componction, comme toujours, peut-être un peu plus doucement que d'habitude. Je la ressens à nouveau, la chaleur de cette basse dont la sonorité m'accompagne depuis que je suis en vie. Mais cette voix-là exprime encore autre chose : un profond soulagement, de ceux qui ne peuvent atteindre qu'une personne en proie à un épuisement infini. « Loulou. » Cela fait tellement longtemps que plus personne ne m'a appelée ainsi. Loulou, c'est mon surnom. Il arrivait à ma mère d'y avoir recours. Mais c'est surtout pour mon père que j'étais Loulou, sa petite fille, même des années après que j'eus franchi le seuil de la majorité.

Ses quelques mots m'atteignent sans que je m'y sois préparée. Mes genoux flageolent. J'ai l'impression que je vais m'effondrer. Ma poitrine semble être traversée par un cordon si fin que je le devine près de rompre à tout instant. La voix de mon père et le sentiment de familiarité qui s'abat brusquement sur moi me bouleversent. Une seule phrase de mon père a suffi à pulvériser la maîtrise de moi-même que j'ai si chèrement acquise, cette capacité assidûment entretenue à repousser très loin de moi ma nostalgie et les souvenirs de ma vie antérieure.

Cela fait deux ans que je n'ai pas vu mon père. Je sais que, entre-temps, il m'a envoyé deux cents mails, mais j'ai évité d'en lire ne fût-ce qu'un seul. Peut-être ai-je pressenti que cela m'aurait exposée à une douleur si insupportable et que mes plaies se seraient rouvertes. Je ne lui ai plus parlé depuis que j'ai disparu, du jour au lendemain et sans un mot d'adieu. « Papa », répété-je

encore une fois dans l'appareil. Et puis nous discutons. Il me pose tellement de questions. Me demande si je vais bien. Comment je passe mon temps. Ce que je fais de mes journées. Il paraît infiniment soulagé de m'entendre. Je le rassure : « Papa, ne te fais pas de soucis. » Et je m'arrête net. Où je suis, ce que je fais, il ne doit pas l'apprendre. Ce serait trop dangereux. Mon père n'attend pas de réponses, on dirait qu'il sait ce que je suis en train de me dire. Il se contente de poser des questions. Me demande si j'ai besoin d'aide. Je tente de le rassurer : « Non, papa, s'il te plaît, ne t'inquiète pas, c'est tout. Je vais bien, j'ai tout ce dont j'ai besoin. » Pour la première fois depuis deux ans, me voici de nouveau proche de mon père, la seule chose que je puisse faire est de l'écouter. Il me dit qu'il pense souvent à moi, me raconte sa journée, des choses tout à fait banales et pourtant tellement lointaines. Puis il parle du passé : « Tu te rappelles, Loulou, quand tu étais petite fille, tu me demandais toujours si tu pouvais m'accompagner au supermarché ? » C'est le moment où les larmes me montent vraiment aux yeux. « Tu voulais venir chaque fois pour que je t'achète des confiseries. Tu te rappelles ces petits canards en plastique transparent, et puis les bonbons au chocolat bourrés de sucre et fourrés de crème blanche au lait ? Tu mangeais toujours tous les bonbons d'un seul coup, les personnages en plastique, tu les alignais dans ta chambre, sur l'étagère, tu t'en souviens ? » Comment pourrais-je un jour oublier cela ? Je me revois le supplier, je le revois céder avec un sourire entendu. Je l'entends encore prophétiser : « Un jour tu auras un choc diabétique ! » et secouer la tête en riant. Je me rappelle les négociations que j'engageais avec lui chaque fois que nous achetions des bonbons au chocolat et des glaces. Je me revois courir tout excitée dans le séjour, où j'attendais avec impatience qu'il descende enfin l'escalier, que nous montions dans la voiture et que nous partions. Mon père n'a jamais rien pu me refuser. Parfois il m'offrait un jouet, une Barbie ou un ours en peluche brun auquel je disais bonne nuit tous les soirs.

Il m'emmenait avec lui quand il se rendait au grand centre commercial. J'entrais dans une boutique où l'on vendait des livres et des papiers aux couleurs vives et devant laquelle il attendait toujours, patiemment, que j'aie tout regardé. Et, chaque fois, il m'offrait le livre qui m'avait plu, des crayons, du papier, une nouvelle trousse. Quand j'étais assise sur le siège du passager, à côté de mon père, j'étais heureuse.

À Riyad, nous passons le plus clair de notre temps dans des logements ou des bureaux climatisés et, bien entendu, en voiture. Nous ne sommes jamais dans la rue. On ne se rend nulle part à pied. L'été, notamment, il fait une chaleur incroyable. Toutes les salles sont climatisées, les espaces clos sont nettement dissociés du monde extérieur ; la vie, à Riyad, se déroule dans les murs. En réalité, on ne franchit la porte de sortie de sa maison que pour se précipiter dans son véhicule. Riyad est une ville encerclée de sable, il semble toujours y avoir quelque chose en suspension dans l'air. C'est une mégalopole plantée au cœur du désert, où trente degrés l'été produisent l'effet d'une authentique fraîcheur et où la température atteint parfois les cinquante au mois d'août. On y construit partout. La ville grandit un peu chaque jour. Elle sent le goudron parce qu'il faut constamment refaire les chaussées. On perçoit le bruit de la circulation et le vacarme des chantiers, pas grand-chose de plus. On n'entend pas de musique par les fenêtres des logements et des magasins, comme dans d'autres villes. La musique est interdite en public. Les bruits de mon enfance, c'étaient celui des voitures, celui des nombreux poids lourds qui croisaient notre voiture climatisée. À Riyad, certaines familles ont trois voitures, parfois plus. Nous, nous en avions deux. Une auto pour faire des promenades ou aller au restaurant – celle-là était toujours propre. Et un pick-up que mon père prenait pour se rendre au travail et faire les courses. L'intérieur de celui-ci était plutôt crasseux. La ville de mon enfance était un chaos, un fouillis de gratte-ciel, de façades en miroir, de voitures coincées dans des embouteillages. À Riyad, on ne trouve pratiquement pas

d'animaux, le climat est trop chaud et trop sec, y compris pour la plupart des insectes. Il y a des moustiques, mais ni abeilles ni bourdons. S'il m'arrive de voir un oiseau ici ou là, on ne trouve de papillons que dans les rares parcs ou en dehors de la ville. Les chiens, je ne les connais que par les dessins animés. En Islam on les juge impurs, cela, je le sais. Dans les rues de la ville vivent des chats maigres dont la faim dévorante se lit dans les yeux et que l'on évite parce qu'on n'a pas envie de les caresser. Pour mes six ans, nous étions allés au zoo en famille. Ç'a été la première fois que j'ai vu des girafes, des éléphants et des lions. Je les imaginais beaucoup plus petits et j'ai eu peur de ces animaux gigantesques qui me regardaient fixement dans leurs enclos. Mon père me tenait fermement par la main. Cela me rassurait un peu, mais j'étais tout de même contente de remonter dans la voiture et de rentrer à la maison.

Le quartier dans lequel j'habitais avec mes parents, mes frères et ma sœur, s'appelle Hittin. C'est un secteur de bâtiments neufs, situé au nord-ouest de la ville. Ici la vie est un peu plus tranquille, la circulation est moins dense et les immeubles ne montent pas jusqu'au ciel, ils ont un étage, deux au maximum.

Le matin, ma mère criait pour nous faire quitter nos lits. Puis elle nous préparait des œufs au fromage et aux olives pour notre petit-déjeuner. Parfois elle nous servait des cornflakes – mais c'était rare, elle estimait que ce n'était pas une nourriture très saine. J'emportais toujours une bouteille d'eau quand je sortais de la maison : il fait tellement chaud qu'on a soif en permanence dans mon pays. Il y a bien des fontaines dans les rues, mais seuls les hommes sont autorisés à y boire. Les enfants, eux, sont trop petits pour atteindre le robinet : les femmes devraient ôter leur voile pour s'y abreuver. Un jour, encore petite fille, j'ai demandé à ma mère pourquoi les femmes se voilaient. Elle m'a répondu : « Dieu nous aime, voilà pourquoi nous devons nous couvrir. Les hommes ne doivent pas nous voir. » Je n'ai pas réellement compris ce que ça signifiait, mais je ne lui ai pas

demandé plus d'explications. C'est de tout cela que je me souviens au moment où je parle à mon père, alors que je me trouve au centre de Cologne, dans le pays qui est devenu le mien, parce que, dans mon ancien chez-moi, je n'avais pas le droit d'être celle que je suis.

1

LE JOUR OÙ MON GRAND-PÈRE A DONNÉ MON VÉLO

Je ne sais pas précisément à partir de quand la religion a commencé à jouer un rôle dans ma vie. Elle a toujours été là. Le premier ramadan dont j'aie gardé le souvenir commence par un éloge de mon père à l'intention de mon frère : « Tu es un bon musulman parce que tu jeûnes. » Je suis jalouse de mon frère car on le félicite, et pas moi. Je décide de l'imiter, je jeûne, exactement comme lui, et j'en informe immédiatement mon père. Il sourit, il est tout aussi fier de moi que de mon frère. Le monde est de nouveau en ordre.

Pendant la période du jeûne, beaucoup de personnes sont à bout de forces quand elles rentrent chez elles pour préparer leur dîner. C'est que les trajets sont longs, à Riyad. L'*adhan* du soir, l'appel à la prière, indique le moment où le jeûne peut être rompu. Pour qu'ils puissent commencer à manger quelque chose sur la longue route du retour à la maison, des volontaires distribuent gratuitement, après le coucher du soleil, de l'eau et du pain aux Saoudiens pris dans les bouchons. Ils peuvent ainsi récupérer un peu d'énergie avant de se retrouver en famille autour de l'*iftar*, ce copieux dîner que l'on prend traditionnellement pendant le ramadan. On se sent reliés les uns aux autres par un rituel solennel. Mais quiconque mange quoi que ce soit avant la rupture du jeûne et se fait prendre par la police religieuse est assuré de recevoir des coups de fouet ou de se retrouver en prison.

Il n'empêche, j'aime bien le ramadan : pendant cette période, de nouvelles séries pour enfants ainsi que d'autres émissions spéciales sont diffusées à la télévision.

Au cours du ramadan, la vie se décale vers la nuit. Le matin on commence plus tard que d'habitude et il faut attendre le soir pour que les gens soient vraiment réveillés. En réalité, c'est à cette époque que l'on mange le mieux. Comme on a eu faim toute la journée, on se retrouve le soir pour faire bonne chère, les femmes préparent des plats compliqués qu'elles n'ont pas le loisir de mijoter en temps normal. Je regarde ma grand-mère avec de grands yeux lorsqu'elle fait cuire de l'*al kabsa*, mon plat préféré : des cuisses de poulet croustillantes servies avec du pain, des raisins de Corinthe et des amandes. Toute la maison sent la cannelle, la cardamome, le safran et les clous de girofle, la viande rôtie à point et le riz tout juste sorti du cuiseur à vapeur. C'est une odeur dans laquelle j'aimerais me dissoudre, et les portions que ma mère dépose sur les tables ne sont jamais assez grandes. Après le coucher du soleil, nous prions. Ensuite on sert des montagnes de nourriture dans lesquelles je puise jusqu'au moment où il me semble que mon ventre va éclater. Alors, peu avant minuit, vient l'heure de la prière nocturne, *salat al 'isha*. Ensuite, nous disons la prière du *Tarawih*. Elle est composée de vingt *rakats*, vingt unités, et dure longtemps. Petite, je me demandais souvent pourquoi nous devions prier autant et aussi souvent. La plupart du temps, j'étais déjà fatiguée à l'heure de la prière nocturne ; alors, d'une certaine manière, j'étais toujours heureuse que le ramadan s'achève.

Mes parents sont tous deux des croyants rigoureux, exactement comme mes grands-parents. Ma mère et mon père sont originaires de Syrie, plus précisément de Jobar, un faubourg de Damas. Tout le monde se connaît là-bas, on salue tous les gens qu'on croise. Mon père, Hamd, est issu d'une famille riche où il a grandi avec vingt frères et sœurs à deux pas de l'appartement où vivait ma mère. Sa famille a été l'une des premières

à posséder un poste de télévision, dans les années 1960, à une époque où c'était encore quelque chose d'exceptionnel en Syrie. À vingt-cinq ans, lui, le seul de sa nombreuse fratrie à être allé au bout de ses études et même à avoir obtenu un diplôme en comptage du trafic routier, est parti pour l'Arabie saoudite. Il était en quête de richesse et d'une vie meilleure pour lui-même et pour la femme dont il ne savait encore rien à l'époque. C'était un travailleur acharné qui ne comptait pas ses heures – ça, je le tiens de ma grand-mère. Un immigré que les autres immigrés vénéraient.

Ma mère s'appelle Frah. Quand elle était jeune, elle était si jolie que tout le monde savait qu'elle trouverait un très bon parti. Elle était la cadette de onze enfants. Elle venait d'une famille très pieuse qui cultivait des légumes et des fruits. Jadis, il lui arrivait d'accompagner sa mère lorsqu'elle allait vendre à Damas et dans sa banlieue des concombres, des tomates, des aubergines, des raisins et des abricots. À présent que nous vivons à Riyad, nous allons chaque été rendre visite à ses parents et à ceux de mon père. Les vacances en Syrie sont des moments tout à fait à part. Mes frères et ma sœur s'en réjouissent autant que moi-même : le climat y est plus doux, moins écrasant qu'à Riyad ; nous avons le droit de jouer dans la rue et nous pouvons passer beaucoup de temps avec nos grands-parents. Le voyage de Riyad en Syrie est un moment que j'attends toujours avec impatience.

L'été de mes dix ans – je suis alors en deuxième année de cours moyen –, tout se passe comme d'habitude le jour du départ : il fait encore sombre dehors, et notre mère nous réveille bien trop tôt. Couchée dans mon lit, je sens sa main sur mon épaule. Elle dit, beaucoup trop fort : « Rana, on se lève ! » Je serre les paupières et je me tourne sur l'autre flanc. À côté de moi, mon frère chouine. Lui non plus ne veut pas se lever. Quelle heure est-il ? Cinq heures ? Six heures ?

Ensuite, ivre de sommeil, une première pensée : aujourd'hui, c'est jeudi. Aujourd'hui, c'est le départ ! Nous allons faire le long

trajet de Riyad à Damas et retrouver notre grand-père, notre grand-mère, nos oncles, nos tantes, nos cousins et cousines. Me voilà tout d'un coup parfaitement éveillée, je saute du lit et je dévale l'escalier pour rejoindre papa. Il voit mes yeux écarquillés, mon sourire joyeux. Il sourit. Il se penche vers moi, me caresse la joue et dit doucement : « Loulou, mon trésor, c'est bien que tu sois déjà réveillée. »

Lorsque nous sommes tous levés, c'est l'heure de la prière matinale. Laver à l'eau trois fois ses mains, trois fois son visage. Remplir trois fois sa bouche, recracher l'eau trois fois. Laver trois fois ses pieds. *Wudhû*, les ablutions rituelles, sont en Islam un devoir avant chaque prière. Il faut être propre pour Dieu. Ma première prière est restée dans mon souvenir. Je ne vais pas encore à l'école et, un matin, j'observe mon père qui fait sa prière. Comme je veux toujours faire comme lui, je le rejoins et imite ses mouvements. Quand il a terminé, il me caresse fièrement la joue. « Très bien, Rana, Allah est fier de toi », dit-il, et il me lance un regard rayonnant. Pour un musulman pratiquant, il n'y a rien de plus beau que le moment où son propre enfant s'intéresse à l'islam avant même de fréquenter les cours de religion. On sait alors que l'on a tout fait comme il faut. Depuis cette date, je prie cinq fois chaque jour. À dix ans, j'y suis tellement habituée que j'exécute tout le rituel sans même y penser.

Dans le séjour, ma mère a étalé pour chacun de nous un tapis de prière. Il est cinq heures et demie, le soleil ne s'est pas encore levé. Nous prions ensemble, et pourtant chacun pour soi. Je pourrais prendre en dormant les sept positions de la prière. Je suis fière de pouvoir réciter par cœur et sans aucune aide l'*Al-Fatiha*, la première sourate du Coran.

Je ne comprends pas vraiment pourquoi nous prions. J'accomplis le rituel comme je me brosse les dents le matin et le soir, mais je ne me sens pas aussi méditative et saisie par Dieu que je devrais l'être. J'attends que survienne le moment où j'éprouverai quelque chose de grand et où la prière aura un vrai sens pour

moi. Or la seule chose que je ressens en priant est une sorte de respect envers la gravité et le poids des mots dont sont composées les sourates. Quand nous roulons les tapis, il m'arrive de me jurer que jamais, quoi qu'il arrive, je ne deviendrai l'une de ces créatures errantes qui s'éloignent de la religion ou agissent contre elle. Je veux marcher sur le droit chemin jusqu'à la fin de mes jours.

Si les vacances d'été en Syrie étaient la plus belle partie de l'année, cela n'était pas dû au fait que je n'aimais pas l'école. Je crois qu'on ne trouverait pas une seule petite fille à Riyad qui l'ait fréquentée avec autant de plaisir que moi. Je me rappelle encore fort bien le jour où mon père m'a dit que je n'aurais plus à attendre longtemps mon premier jour de classe. C'était un mercredi après-midi, au mois de septembre. J'avais six ans et j'étais tout étourdie par la joie. Je n'ai pas attendu cette date pour devenir une enfant curieuse et avide de connaissances : je bouillais d'impatience à l'idée de savoir écrire. Un jour, toute petite, j'avais demandé à mon père comment on écrivait correctement mon prénom. Après qu'il me l'avait montré, je m'étais exercée jusqu'à pouvoir le faire seule. Puis je lui avais demandé de me montrer comment on rédigeait ceux de mon frère et de ma petite sœur. Ainsi, à mon arrivée au cours préparatoire, je savais déjà écrire les prénoms de toute ma famille.

Ma première rentrée est l'une des plus heureuses journées de ma vie. Je suis déjà parfaitement réveillée avant même la sonnerie du réveil, et je me faufile en pyjama dans la cuisine. Quand ma mère me voit, elle éclate de rire et annonce : « Tu peux aller toute seule à l'école en compagnie de Nusaiwa, ou bien je t'accompagne, c'est comme tu veux. » Nusaiwa, c'est la fille de notre voisine. Elle habite juste à côté et fréquente déjà le cours élémentaire. Bien entendu, je demande à y aller seule avec Nusaiwa. Quand je pars avec mon petit cartable rouge de Cendrillon, je me sens comme une adulte. Mon père m'a offert une nouvelle trousse, un stylo, des crayons noirs et d'autres

de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Nusaiwa et moi-même traversons la rue en nous tenant par la main, nous tournons deux fois au coin de la rue et nous nous retrouvons devant ce bâtiment que je n'ai vu, jusqu'ici, que de l'extérieur – un lieu magique. En Arabie saoudite, les écoles n'ont pas de nom, mais un numéro. La mienne porte le numéro 64. J'ai un uniforme d'écolière, une robe austère à longues manches. Elle est en coton gris avec un col Claudine garni de dentelle blanche, une double boutonnière et une ceinture assortie. C'est ainsi que s'habillent à l'époque les écolières débutantes dans le royaume. Après l'avoir suppliée pendant des jours et des jours, ma mère a fini par me faire, ce matin-là, la même coiffure que Lady, mon héroïne de manga préférée ! Lorsque j'arrive à l'école avec Nusaiwa, je commence par refuser de lui lâcher la main. J'ai peur, tout à coup, et je me sens submergée par toutes ces petites filles installées dans cette salle de classe aux murs nus. À la maison, j'avais imaginé l'école comme un lieu où tout était rose, une gigantesque salle de jeux peuplée d'ours en peluche, de poupées et de Barbie. Dans la réalité, tout est différent. Nusaiwa me désigne l'entrée d'une classe avant de disparaître dans une autre. Me voici soudain toute seule avec mes nombreuses nouvelles camarades. Autour de moi, trente petites filles que je n'ai jamais vues. Beaucoup d'entre elles connaissent déjà quelqu'un dans la classe et sont plongées dans des discussions très animées. Mais pas moi : je ne connais personne. Tout est nouveau, bruyant, inhabituel. Je me sens subitement complètement perdue. Je ne peux retenir mes larmes, j'espère seulement que personne ne les voit. Quand l'enseignante distribue chocolats et petits gâteaux aux nouvelles venues, elle remarque aussitôt mon désarroi et me donne une friandise supplémentaire.

Il ne faut pas longtemps pour que je cesse de pleurer à l'école : bien vite, je me réjouis de la journée de classe qui s'annonce pour le lendemain. J'aime toutes les disciplines, mais ce sont les mathématiques et la biologie qui me procurent le plus de plaisir.

Pendant la grande récréation, mes amies et moi-même allons nous acheter quelque chose à la guérite de la cantinière, des chips ou un sandwich et une bouteille de Miranda. Les premiers temps, ma mère essaie encore de me préparer des casse-croûte, mais je les rapporte toujours à la maison sans y avoir touché. C'est tellement bien, tellement excitant de choisir, chaque matin, ce que je peux acheter au guichet de la guérite.

Dans les écoles saoudiennes, l'enseignement du Coran est la discipline principale. Notre enseignante nous parle du prophète Mohammed en termes tellement ardents que nous sommes toutes soulevées d'enthousiasme, comme on l'est face à une idole hors d'atteinte que l'on adore à bonne distance. Chaque jour, après l'école, je rentre chez moi en courant avec Nusaiwa. Je vais aussitôt voir ma mère à la cuisine et je soulève les couvercles des casseroles pour voir ce qu'elle y fait cuire. « Laisse ça, Rana », dit-elle. Ensuite, le plus souvent, je fais mes devoirs dans ma chambre. J'attends que mon père revienne du travail et que nous étalions sur le sol la nappe sur laquelle nous disposons les plats. Ensuite, nous mangeons tous ensemble, et papa nous décrit sa journée. Ces moments où il est à la maison et raconte des histoires sont pour moi les plus beaux de tous.

Au cours des semaines qui ont précédé notre voyage à Damas, notre petite maison s'est remplie de toutes sortes de cadeaux destinés à notre famille : trois voitures miniatures rouges télécommandées, une pour chacun de mes cousins. Différentes Barbie en petite robe rose, quatre poupées presque aussi grandes que moi. De magnifiques tenues en organza brodé pour les femmes, couleur orange, lilas ou turquoise. Des sucreries emballées dans du papier d'aluminium, des tablettes de nougat blanc, du chocolat. De petits cartons aux couleurs vives et chatoyantes, contenant des flacons de parfum et d'after-shave. Presque chaque soir, mon père revient du travail avec un sac dont il range le contenu dans l'armoire à vêtements de la chambre de mes parents.

J'observe, suspicieuse, cette montagne de cadeaux qui s'accumulent petit à petit, et je suis triste de savoir qu'ils ne me sont pas destinés. Quelques jours avant notre départ, on sonne à la porte. Je m'attends à ce que ma mère aille ouvrir, mais c'est moi qu'elle envoie. Je m'étonne, j'ai même un peu peur. Qui cela peut-il être, et pourquoi est-ce à moi d'aller ouvrir la porte ? Mais devant la maison, c'est mon père que je vois, un léger sourire aux lèvres. Je suis tellement confuse que je ne remarque pas tout de suite l'objet. Il est juste derrière lui – c'est une bicyclette ! Un vélo pour fille, blanc et argenté. « Pour toi, Rana ! » dit mon père, qui éclate même de rire à présent. Je pousse un petit couinement aigu et je tiens mes deux mains devant mon visage. Je fais des bonds, mais je n'ose pas m'approcher de l'engin. C'est vraiment pour moi ? La joie me prive de tous mes moyens. Je trouve enfin la force de courir vers le vélo, je l'examine sous toutes les coutures, incapable de croire que l'on m'offre un aussi grand, un aussi beau cadeau sans raison particulière. Puis je me tourne vers papa, je le serre dans mes bras, j'enfonce mon visage aussi profondément que possible dans son épaule, je sens son odeur et je me fonds en remerciements. Puis je pousse mon vélo dans la cour. Le soleil le fait briller. Le guidon a des poignées blanches assorties à la selle, le cadre est argenté, il est neuf et magnifique, sans la moindre éraflure. Une bicyclette, juste pour moi. C'est le plus bel objet que j'aie jamais possédé. Je m'assois sur la selle, je suis à deux doigts de m'élancer lorsque ma mère, qui a surgi au seuil de la porte, dit : « Pas ici, Rana. À Riyad, les filles ne font pas de vélo, tu le sais bien. Tu pourras en faire pendant les vacances, quand nous serons chez grand-mère, à Damas. » Bien sûr, si cela ne tenait qu'à moi j'appuierais aussitôt sur les pédales, mais contredire sa mère est toujours une mauvaise idée, surtout quand il est question de piété et de comportement conforme à ce que Dieu exige. Je me console en me disant que dans tout juste quatre jours je pourrai rouler dans les rues de Damas sur ma bicyclette. Mais ce sont quatre longues journées. Chaque matin

au réveil, je me précipite dans la cour pour vérifier que le vélo est toujours là où je l'ai laissé la veille après lui avoir souhaité une bonne nuit.

L'heure est enfin venue. Notre vieille Ford ploie sous le poids des bagages et de tous ces colis. Mon vélo est dans le coffre – je m'en assure encore une fois avant de partir. Nous sommes trois à l'arrière, mon frère aîné d'un côté, moi de l'autre, ma petite sœur au milieu. Mon petit frère est encore un bébé, ma mère le garde à l'avant, sur ses genoux. La fillette que je suis trouve que sa mère est la plus belle femme qu'elle ait jamais vue. Même quand elle porte le niqab, comme pour ce voyage, et que la fente étroite ne laisse voir que ses yeux sombres aux longs cils, elle rayonne d'une élégance qui semble manquer à toutes les autres.

Il est six heures et demie lorsque nous sommes enfin tous installés dans la voiture et qu'elle démarre. Le trajet entre Riyad et Damas dure quatorze heures quand on le fait d'une traite. Avec les pauses et l'interminable attente aux frontières, il nous faut le plus souvent toute une journée et toute une nuit pour en venir à bout. Sur la banquette arrière, les enfants mangent des tranches de pain garnies de houmous et de poulet. Quand nous faisons trop de bruit, ma mère nous rabroue d'une phrase lancée entre ses dents et d'un regard sévère. Nous le savons : lorsqu'elle nous regarde comme cela, mieux vaut nous tenir tranquilles et être gentils. Nous quittons le béton des rues de Riyad. Les maisons se font de plus en plus rares. Bientôt on ne voit plus le moindre bâtiment, il ne reste que des roches couleur sable et le désert.

Je me suis endormie. Quand je sors du sommeil, la portière de la voiture est ouverte, ma mère se tient devant moi et me dit : « Réveille-toi, Rana, il est temps de prier. » Nous sommes à Hafar Al-Batin, une ville située au nord-est de l'Arabie saoudite, à quatre heures de Riyad, devant un restaurant auquel on a accolé une salle de prière. C'est notre première pause sur la route de Damas. Dans cette mosquée toute simple, nous déroulons

nos tapis et nous prions. Lorsque nous avons terminé, papa fait le plein. Il n'est pas encore midi, mais le soleil brûlant est déjà insupportable.

Arrivés à Arar, peu avant la frontière avec l'Irak, nous nous arrêtons dans une station-service pourvue d'un restaurant qui sert de l'*al kabsa*. Je brûle d'impatience à l'idée de manger, mais nous ne sommes même pas passés à table qu'arrive déjà l'heure de la troisième prière de la journée. Mon estomac gargouille et j'ai du mal à me concentrer. Quand nous sommes enfin prêts, mon père et mon frère aîné vont au guichet commander le repas. Mon petit frère et moi-même les attendons avec ma mère dans un cabinet privé. En Arabie saoudite, chaque restaurant dispose de plusieurs espaces séparés de ce type, dans lesquels les femmes peuvent ôter leur voile pendant les repas. Tout dans ce pays est aménagé pour que les femmes ne montrent jamais leur visage en public. Chaque restaurant a deux entrées, deux guichets où l'on peut commander les repas. Les femmes ne sont autorisées à manger que dans ce que l'on appelle les *family areas*, des espaces où les familles prennent leurs repas en commun, ou bien dans lesquels des femmes, que leurs chauffeurs ont conduites au restaurant, peuvent manger et discuter entre elles dans des salons privés, même sans leur mari, leur père ou leur frère. L'autre partie du restaurant est réservée au repas des hommes, qui, quant à eux, n'ont pas le droit d'entrer sans leur famille dans la *family area*. En Arabie saoudite, hommes et femmes sont pratiquement toujours séparés lorsqu'ils sont en dehors de chez eux. Enfant, je ne m'en suis jamais étonnée : je suis absolument incapable d'imaginer que les choses se passent différemment ailleurs que chez moi. Dans les *family areas*, c'est toujours le père qui passe la commande pour son épouse et ses enfants. Il est tellement naturel, pour moi, d'attendre en compagnie de ma mère que mon père soit allé commander le repas et nous l'apporte à notre table, que je ne me demande jamais ni pourquoi cela se passe comme cela ni si cela pourrait être différent.

Mon frère avale la viande comme à la pelleteuse ; ce n'est pourtant pas à lui mais à moi que ma mère demande de ne pas manger si vite. Je veux protester, cependant, sans son voile maman paraît très fatiguée. Je sais qu'il vaut mieux ne rien dire.

« Encore trois fois la même distance et nous y sommes », annonce papa, espérant nous motiver ainsi pour le reste du voyage, au moment où nous retournons à la voiture. J'aimerais que ce soit déjà terminé. Je m'endors sur la banquette et je rêve que je roule sur ma bicyclette dans les rues de Damas.

À mon réveil suivant, la voiture avance tout doucement. Nous sommes dans un bouchon. Il fait sombre, je ne vois devant moi qu'un alignement de feux de stop et de réverbères. Beaucoup de familles quittent l'Arabie saoudite l'été pour se rendre en Syrie. On peut y passer des vacances bon marché. On y trouve des plages de sable blanc, de l'eau turquoise et des montagnes impressionnantes. L'hospitalité des Syriens est réputée au Proche-Orient. Presque toutes les voitures sont aussi chargées que la nôtre. Ça se passe comme ça, chez nous : on n'arrive pas les mains vides quand on rend visite à des parents.

Après quatre heures d'une interminable attente à la frontière, notre tour arrive enfin. Mon père et mes frères descendent de la voiture et suivent un douanier. Ma mère et moi allons dans une cabine séparée pour les contrôles d'identité. Ici, ma mère va devoir ôter son niqab, sous lequel toutes les femmes ont à peu près la même allure, si bien qu'on peut difficilement les distinguer les unes des autres. Après le contrôle des passeports, nous remontons dans la voiture sans dire un mot et nous franchissons la frontière de la Jordanie. La nuit est tombée. Nous n'allons pas tarder à arriver. Dans la voiture, à présent, c'est le grand silence. À l'aube, quand je tente de sortir du sommeil en clignant des yeux, nous sommes tout juste en train de nous arrêter devant la maison de mes grands-parents.

Quand il était encore jeune, mon grand-père maternel travaillait dans une fabrique où l'on teignait les tissus. Il était en

outre muezzin de la mosquée : c'est lui qui appelait aux prières. Le muezzin lance ses appels cinq fois par jour, à des heures très précises, sauf le matin, car, dans ce cas-là, son appel, l'*adhan*, dépend du moment où le soleil se lève. C'est un grand honneur d'être muezzin – c'est l'une des raisons pour lesquelles beaucoup d'habitants de la petite ville considéraient ma mère comme un bon parti.

Quand elle eut seize ans, sa mère lui annonça : « Frah, ma chère fille, tu es belle, tu es pieuse, tu fais bien la cuisine et tu sais tenir un ménage. Nous n'aurons aucun problème à te trouver un très bon époux. » C'est sans doute exactement la phrase que toute musulmane rigoureusement croyante et issue d'une famille conservatrice aimerait entendre de sa mère. Aujourd'hui encore, la mienne est pieuse et d'une stricte observance. Le très bon époux, c'est mon père. Pour lui aussi, la foi est capitale, mais il la vit d'une autre manière que ma mère. D'après mon père, être miséricordieux et agir pour son prochain sont les règles islamiques les plus importantes. Lui non plus ne négligerait jamais aucun des cinq piliers et ne mangerait jamais de viande de porc. Et je suis pourtant persuadée que, en son for intérieur, aider quelqu'un qui n'a personne pour intercéder en sa faveur, est plus valorisant que faire sa prière du matin.

Les parents de ma mère logent à quelques maisons seulement des parents de mon père. Maman veut voir ses parents avant d'aller saluer la famille de mon père. Papa les dépose à la porte, elle et mon petit frère. Il salue rapidement ses beaux-parents, puis il remonte dans la voiture et nous nous rendons quelques centaines de mètres plus loin. Devant la maison de son père, le voyage s'arrête pour nous tous. Dans le séjour, mon grand-père et ma grand-mère se pressent autour de nous, sept frères et sœurs de mon père sont eux aussi arrivés, mes dix cousins et cousines tourbillonnent entre tout ce monde, portés par la joie que leur inspirent déjà les cadeaux à venir. Ils se sont tous levés pour accueillir papa, tout le monde le serre dans ses bras, puis

des hommes ôtent les colis et les valises du toit de notre Ford pour les porter dans la pièce principale. Mon oncle Bark pousse mon vélo dans la cour, je cours à côté de lui sur tout le chemin et il prend le temps d'admirer longuement la bicyclette. Je monterais volontiers dessus tout de suite pour décamper avec, mais ma grand-mère m'appelle à la cuisine. Comme je suis une fille, je dois aider à servir le petit-déjeuner. Je porte dans le séjour une assiette avec du houmous et du fromage ; ils sont tous assis autour de mon père et l'écoutent. Il parle et il rit. Ses yeux sont minuscules, il est tellement fatigué. Il va se coucher immédiatement après avoir mangé.

Moi, au même moment, je suis en pleine forme et surexcitée. Mes cousines jouent avec leurs nouvelles Barbie. Mes cousins font faire un tour à leurs petites voitures toutes neuves. Grand-mère lave la vaisselle, j'entends les assiettes tinter dans la cuisine. Je me faufile auprès d'elle, je m'assois sur une chaise à côté de l'évier et je la regarde. Je me ressaisis, je me force à laisser s'écouler quelques minutes qui ressemblent à une éternité, puis je n'y tiens plus et je demande, l'air le plus détaché possible : « Tu as peut-être besoin de quelque chose au supermarché, grand-mère ? » Elle me regarde, d'abord étonnée, puis elle éclate de rire et répond : « Allons, Rana, ne me raconte pas d'histoires, c'est juste que tu as envie de faire du vélo ! » Avant que son refus ait eu le temps de m'attrister, elle me donne quelques pièces de monnaie et ajoute : « Eh bien, d'accord, rapporte-moi deux kilos de tomates, mais roule prudemment ! Tu te rappelles encore où se trouve la boutique d'Abou Amin ? » Je hoche joyeusement la tête et l'instant d'après j'ai déjà franchi en courant le seuil de la porte. Je ne me tiens plus de joie, je saute sur ma bicyclette et je file. Elle roule si bien que je remarque alors seulement qu'elle est flambant neuve. Elle glisse presque sans bruit sur l'asphalte. Je n'ai pratiquement aucun effort à faire pour rouler vite. C'est le matin, il ne fait pas encore si chaud que cela et le ciel est bleu. Je sens le vent me souffler au visage et, à travers les cheveux, l'odeur de l'été qui

flotte dans l'air, le parfum du jasmin. Je pressens la chaleur écrasante qui se lève – je suis heureuse, tout simplement. J'aimerais descendre la rue éternellement, tant est agréable la sensation du vent dans mes cheveux. Mon esprit n'a jamais été aussi léger. Ce moment est l'un des plus importants de ma vie : cet été-là, à Damas, j'ai senti la liberté. Aujourd'hui encore, je me sens plus maîtresse de moi-même quand je suis à bicyclette qu'en bien des occasions : lorsque je suis sur un vélo, je n'ai besoin de personne pour pouvoir me déplacer. Je peux rouler à la vitesse que je veux, m'arrêter où et quand je le souhaite. Je décide moi-même dans quelle direction je veux aller et quelle distance je veux parcourir. Quand j'en ai assez, je fais demi-tour, tout simplement. Je me rappelle encore aujourd'hui que, à l'époque, j'aurais continué à rouler pendant des heures, et que je souhaitais que ce sentiment dure toujours. Mais pour l'heure je pense à grand-mère et aux tomates.

Arrivée devant le kiosque, je pose mon vélo contre un pilier, devant le bâtiment bleu clair avec son appentis en tôle ondulée et son enseigne « Fruits et légumes frais » ornée du logo Pepsi-Cola. À l'entrée, des sacs de chips sont accrochés à un petit présentoir métallique. Derrière, deux réfrigérateurs pleins de canettes de limonade glacée. Abou Amin, le propriétaire de la boutique, m'accueille aimablement. Il connaît mes oncles et mes tantes, mon père, ma mère, et, de manière générale, tous les habitants de Jobar, ce petit faubourg de Damas. Il me sourit tout en pesant deux kilos de tomates. Je lui donne toutes mes pièces, cinq au total. Cette fois c'est un large sourire qui illumine son visage ; il me caresse la tête. « C'est beaucoup trop », dit-il en m'en rendant trois. Je le remercie, je sors et j'accroche fièrement mon sac au guidon. Je reviens la tête haute auprès de ma grand-mère. Cela devient un rituel quotidien : après le petit-déjeuner, je me faufile auprès d'elle dans la cuisine et je lui demande si je peux aller lui chercher quelque chose. Elle rit, passe sa commande et me glisse quelques pièces dans la main. Les jours où elle n'a

pas de courses à me faire faire, je roule sans but dans les rues. Je me sens tellement heureuse, tellement libre que je ne peux m'empêcher de sourire béatement à longueur de journée. Les visages des gens qui me croisent reflètent ma joie, ils me sourient en retour. On dirait que l'amabilité des gens me porte, qu'elle se diffuse en moi comme le soleil grimpe chaque matin avant d'atteindre son zénith. Pendant mes sorties, je ne réfléchis à rien qui pourrait assombrir mon humeur, je ne me fais aucun souci, je suis simplement satisfaite et je jouis de ma solitude. À Riyad je ne peux être seule que dans ma chambre – dans la rue, je suis presque toujours accompagnée : quand je vais à l'école, par ma voisine, quand je fais des courses, par mon père, quand je sors déjeuner, par mes parents…

Pendant les vacances d'été à Damas, tout se fait avec un peu plus de liberté. Les jours se suivent et se ressemblent moins qu'à Riyad. Grand-père bricole à la maison. Parfois mon frère, ma sœur et moi, nous avons le droit de l'aider. Il nous demande d'aller chercher trois clous dans sa boîte à outils ou de lui tendre la pince. Il lui arrive de jurer quand il rate une réparation. Dans ces cas-là, mieux vaut filer en vitesse. Grand-père me fait peur quand il est en colère. Ses yeux brillent, il parle fort. Je n'ai jamais vu personne se comporter comme cela. À la maison, on ne crie pas. Mon père ne hausse jamais le ton. Lorsqu'il me gronde, il parle d'une voix calme et déterminée. Mais, la plupart du temps, il est doux et aimable avec nous. Je ne connais personne d'aussi bon que mon père. Petite fille, déjà, j'étais totalement entichée de lui.

Je sais par les récits de ma mère qu'il a toujours été un homme sérieux et travailleur, et qu'il n'avait pas besoin de parler fort pour qu'on l'écoute. Un homme sans histoires, qui se consacrait à son travail avec un zèle discret qui n'appelait pas de félicitations. Ses supérieurs avaient rapidement compris que les autres le respectaient et l'avaient nommé chef d'équipe. Mon père était encore incapable à l'époque de refuser son aide quand on la lui demandait ; c'est ainsi que, à Riyad, il est devenu le

principal interlocuteur d'un grand nombre de Syriens tout juste arrivés dans la ville. Lorsque quelqu'un n'avait pas de logement, mon père l'emmenait dormir chez lui. Quand un autre n'avait pas d'argent, mon père lui en prêtait de bon cœur. Quand le téléphone sonnait, il faisait de son mieux pour prodiguer de bons conseils à la personne qui l'avait appelé.

Cela changea lorsque ma mère le rejoignit à Riyad. Au début, elle tolérait que des ouvriers logent chez elle et son mari, ce qui arrivait assez fréquemment, mais elle finit par mettre un terme même à cela : « Nous ne sommes ni un hôtel ni une pension, dit-elle à mon père. Je n'ai pas envie de partager sans arrêt ma maison avec des inconnus. » Désormais, il n'y eut plus d'invités pour la nuit, mais mon père ne renonça pas pour autant à aider ses compatriotes quand ils le lui demandaient. Lorsqu'il eut perdu la possibilité de les amener chez lui, il leur réserva des chambres d'hôtel, leur paya des logements saisonniers. Quand j'étais petite, je ne remarquais rien de tout cela. Ma mère me l'a raconté peu à peu, alors que j'étais déjà plus âgée et que j'étais moi-même à deux doigts de me marier.

Quand mon grand-père ne pique pas une colère, il ressemble beaucoup à mon père. Il est chaleureux et nous offre des friandises. Nous allons aussi souvent que possible rendre visite à notre tante, qui vit trois maisons plus loin ; nous nageons dans la piscine de son jardin, puis nous mangeons de la pastèque glacée et nous jouons à l'élastique ou au yo-yo en plein soleil. Chaque soir, je m'endors écrasée de fatigue et de bonheur. Les jours s'écoulent et se mélangent, j'ai sur les joues une mer où se mêlent les rayons de soleil et le vent produit par la vitesse de mon vélo, le ventre plein de sucreries, de rires qui me donnent des points de côté, des heures sans fin passées avec papa qui, exceptionnellement, n'est pas accaparé par son travail et a tout le temps de jouer avec nous, ses enfants, et de nous raconter des histoires.

Constatant la fréquence avec laquelle je vais faire les courses pour grand-mère, papa me monte une corbeille sur mon vélo.

Cela me permet de transporter aussi des objets lourds. Un vendredi du mois d'août, alors que nous sommes à Jobar depuis deux semaines, ma grand-mère me confie ma plus grande mission à ce jour : je dois acheter un sac de cinq kilos de riz. « Dépêche-toi, après il fera trop chaud. Aujourd'hui, ce sera le jour le plus chaud de l'année », dit-elle en me poussant hors de la cuisine. Il est dix heures au moment où je pars, mais un soleil impitoyable brille déjà et m'aveugle. Sur le chemin du supermarché, je connais désormais à peu près l'emplacement de la moindre pierre. À droite, la maison au grand figuier. Deux bâtisses plus loin, il arrive qu'un matou roux et tigré s'étire au soleil sur le mur et accepte que je le caresse brièvement. À l'autre bout de la rue, je tourne à droite et je passe devant la maison de ma tante. Parfois, je sonne à sa porte. Aujourd'hui je passe mon chemin, je franchis deux carrefours, la boutique est au coin à droite. Abou Amin m'attend déjà et me salue chaleureusement. « Rana, de nouveau au travail ? Qu'est-ce que tu m'achètes, aujourd'hui ? Dix pastèques ? Une vache entière ? » demande-t-il en riant. Voir le volume de mes courses enfler de jour en jour l'amuse. Et moi aussi, je ne peux m'empêcher de glousser en lui répondant : « Non, juste un grand sac de riz. »

Abou Amin a un visage aimable, avec plein de petites rides et une moustache. On voit déjà beaucoup de cheveux gris dans sa chevelure noire. Il doit avoir l'âge de mon grand-père. Chaque fois que je fais mes courses chez lui, j'ai le droit de plonger la main dans un grand verre qu'il cache derrière la caisse et d'en sortir autant d'amandes sucrées qu'elle peut en contenir. Chaque fois, j'en mange quelques-unes tout de suite, je fourre les autres dans les poches de mon jean d'enfant et je les grignote en chemin. Et, chaque fois, je me promets d'en garder quelques-uns pour les donner à mes frères et ma sœur, mais je n'y arrive jamais. Ce jour-là je mange deux amandes tout de suite, puis M. Amin porte le sac de riz à mon vélo. Il est tellement lourd que je suis incapable de le soulever toute seule. Je tiens fermement

le guidon et M. Amin pose le sac dans la corbeille. « Roule prudemment, Rana ! » dit-il en me suivant des yeux quand je repars cahin-caha, le regard rivé au gros paquet que contient ma corbeille.

Je suis en nage lorsque je sonne à la porte de ma grand-mère, mais très fière d'avoir réussi à rapporter intact à la maison un chargement aussi lourd. Avec mon vélo, personne ne peut me retenir ! Mais lorsque grand-père ouvre la porte, quelque chose n'est pas comme d'habitude. Il a les yeux sombres et brillants comme les jours où il s'est trompé de diamètre en perçant un trou, ou quand il n'a pas réussi à trouver l'origine d'une fuite d'eau sur un robinet. « Rana, tu cours sans arrêt les rues avec ta bicyclette. Tu es beaucoup trop âgée pour ça. Les grandes filles n'ont pas le droit de faire du vélo ! Donne-moi ça ! » dit-il d'une voix forte en franchissant le seuil et en se dirigeant vers moi. Il tire déjà sur le guidon. Je ne comprends rien à ce qui se passe, je ne peux rien dire, je le regarde simplement avec de grands yeux. Puis les larmes me coulent tout d'un coup sur les joues ; je tiens fermement le vélo et je crie à mon tour : « C'est ma bicyclette ! » Mais mon grand-père me l'arrache des mains. Il a la bouche toute tordue. Il est furieux. Mon père se tient derrière lui, au seuil de la porte. « Papa, pourquoi ? » lui demandé-je une fois que j'ai capté son regard. Je sanglote. Entre-temps, grand-père s'est emparé du vélo et veut l'emporter.

Mon père ne hausse jamais le ton avec moi. Il fait toujours preuve de douceur, même quand je me conduis mal. Combien de fois m'a-t-il défendue face à ma mère ? Combien de punitions m'a-t-il évitées ? Tout le monde sait que je suis la préférée de papa. Mais, cette fois, il n'est pas de mon côté. « Ça vaut mieux comme ça, Rana, dit-il. Maintenant, arrête de pleurer. » Il a pris le sac de riz dans la corbeille et le porte dans la cuisine. Le sac est déchiré par le bas. Je suis papa à l'intérieur. Il laisse derrière lui une petite piste en grains de riz. J'aimerais lui dire que le sac est percé. Mais je sais que, si je parle tout de suite, je

vais recommencer à pleurer. Mon vélo chéri ! Je ne comprends plus le monde. Pourquoi grand-père a-t-il dit que je n'avais pas le droit de rouler avec ? Et puis, qu'est-ce que cela veut dire, une grande fille ? Il n'a pas vu toute l'aide que j'ai apportée à grand-mère avec ma bicyclette ? Je n'ai rien fait de mal !

L'après-midi je joue avec les Barbie de mes cousines et j'essaie de ne pas pleurer. Mais, chaque fois que je pense à cette matinée, une sorte de lourdeur se dépose tout autour de moi et je dois retenir mes larmes. J'aimerais demander à papa ce que j'ai fait de mal, mais je n'ose pas. Il n'a encore jamais été aussi ferme avec moi. Et j'ai peur de mon grand-père. Il se fâchera certainement s'il m'entend de nouveau parler du vélo.

Au dîner, je ne dis rien. Je suis assise à côté de papa. Grand-père et lui parlent de moi. Grand-père dit encore une fois qu'il est *haram*, pour moi, de rouler à bicyclette. Je suis encore trop jeune pour comprendre ce que signifie précisément *haram*, mais j'ai déjà souvent entendu ce mot, et je sais qu'un bon musulman ou une bonne musulmane ne doit rien faire de *haram*. Voler est *haram*, tout comme manger de la viande de porc, danser en public, mentir… Mais faire du vélo quand on est une petite fille ? Je n'ose pas demander pourquoi nous devenons trop âgées à un moment donné, pourquoi quelque chose devient tout d'un coup *haram* pour nous et pas pour les garçons.

« Et puis il est temps qu'elle porte un voile », ajoute soudain grand-père. Papa acquiesce d'un hochement de tête. Il ne dit rien, il a juste l'air triste. C'est du moins mon interprétation : je ne l'ai jamais vu aussi silencieux. On sert du houmous, de petites aubergines confites, des olives, du fromage, des tomates, du riz. Mais je n'ai pas faim. Je suis simplement très fatiguée par cette longue journée et par toutes ces larmes versées.

Le lendemain matin est un jour lumineux et plus doux que la veille, et je me réjouis déjà de faire mon tour chez Abou Amin : j'ai oublié, l'espace d'un instant, ce qui s'était passé la veille. Mais cela me revient au moment où je descends de mon lit superposé

et je sens de nouveau dans mon ventre cette sensation lourde et triste. Qu'est-ce que je vais faire, à présent, de toute ma journée ?

Grand-mère n'est pas la seule à m'attendre ce matin-là dans la cuisine. Ma mère est venue elle aussi prendre son petit-déjeuner chez grand-père, elle qui, d'ordinaire, séjourne le plus souvent chez ses parents ou chez sa sœur. Un morceau de tissu noir est posé sur la table. Pendant que je déjeune, elle m'explique en termes doux et feutrés que je ne suis plus une petite fille désormais, et que je suis en passe de devenir une femme. Qu'à partir de maintenant je dois porter un hijab, un foulard sur la tête, et qu'à Riyad je ne pourrai plus franchir le seuil de la porte sans mon père. Avant que je puisse lui demander pourquoi, elle ajoute : « C'est la volonté d'Allah, et tu sais bien qu'Il ne veut que le meilleur pour toi, Loulou. » Ma mère ne m'appelle ainsi que lorsque je dois faire quelque chose qui ne me plaît pas. Elle me montre comment on place le morceau de tissu sur la tête. Je l'imite et deux tentatives me suffisent pour me débrouiller déjà fort bien. Je me regarde dans une glace et je sursaute : je ressemble à présent beaucoup aux femmes tellement plus vieilles que moi que je croise chaque jour dans la rue. Je suis donc désormais contrainte de me couvrir les cheveux, les oreilles, le cou et les épaules, comme ma mère. Moi qui ai toujours rêvé de courir sans foulard, de me promener dans les rues sans voile sur le visage, les cheveux au vent, sans cette abaya noire qui vous couvre tout le corps. Maquillée, portant une belle robe aux couleurs joyeuses, comme ces femmes que l'on voit dans les films étrangers, celles que je trouve si glamour et si intéressantes.

Je passe dans le séjour, je me poste à la fenêtre, j'ai la nostalgie du vent sur mes joues quand je roule et des amandes que m'offrait Abou Amin. Que va-t-il bien pouvoir penser si je ne viens pas aujourd'hui ? Si je ne viens plus jamais ? Par la fenêtre, tout à coup, je vois l'oncle Bark, qui a sept ans de plus que moi et qui est bien trop grand pour un vélo d'enfant, monter sur ma bicyclette et partir avec. Tout en moi veut crier, mais

lorsque je me tourne vers ma mère, qui a forcément vu elle aussi ce qui s'est passé dehors, son regard tranchant me laisse coite. Les larmes aux yeux, je demande qu'on m'explique ce qui se passe. « Le vélo appartient à Bark, maintenant, Rana. Grand-père le lui a offert », dit tranquillement ma mère. Je tente de saisir l'enchaînement des faits. Un instant plus tôt, j'avais encore une bicyclette à moi et je pouvais sentir le vent dans mes cheveux. À présent je dois les couvrir et je n'aurai plus le droit de sortir seule quand nous serons revenus à Riyad. « Tu es un petit bout d'adulte, maintenant, dit ma mère. C'est bien ce que tu veux être, non ? » Je suis incapable de répondre à pareille question, je ne vois pas ce que je peux en tirer de bien. Abandonner un vélo pour un voile, voilà qui me fait l'effet d'un bien mauvais troc.

Quatre ans plus tard – j'en ai quatorze à cette date –, au collège, notre enseignante distribue des feuilles sur lesquelles figure la manière dont nous devons nous habiller, puisque nous constituons à présent, du point de vue des religieux islamistes, une tentation potentielle pour tous les hommes. Quand je rentre à la maison et tends le mémento à ma mère, elle répond : « Lorsque ton père reviendra du travail, nous irons au centre commercial et nous achèterons tout ce dont tu as besoin. »

En début de soirée, papa nous conduit donc, ma mère et moi, dans une galerie située à l'est de Riyad et où l'on ne vend que des abayas, ces tenues que les femmes portent au-dessus de leurs vêtements normaux quand elles sortent de leur maison, des niqabs, ces voiles qui masquent le visage, et des tarhas, ces foulards qui recouvrent les cheveux, les oreilles, le cou et les épaules. Une vingtaine de boutiques y proposent toutes sortes de tenues religieuses pour femmes, dans toutes les tailles et dans toutes les catégories de prix. Je suis écrasée par cette masse d'abayas qui, pour moi, ont toutes la même apparence. J'ai la même impression pour ce qui concerne les voiles destinés aux cheveux et au visage. « Tu peux choisir quelque chose pour moi, ça ira bien », dis-je à voix basse à ma mère. Elle s'en étonne : « D'habitude

tu aimes toujours tout décider toi-même », dit-elle en secouant la tête. Mais acheter un voile et une tenue noirs qui me feront ressembler à un sac n'a vraiment rien d'amusant.

Quand nous sommes à la maison, ma mère me montre devant le miroir comment on se voile correctement. On commence par passer la tarha. Au-dessus, on pose le niqab. Il faut être très soigneux, afin de bien placer à la hauteur des yeux la fente destinée à la vision. Je constate tout de suite qu'on peut faire beaucoup de choses de travers au cours de cette opération. Tantôt mon niqab est complètement de guingois, tantôt il est beaucoup trop haut et laisse voir mes sourcils. Je me sens maladroite et balourde, telle que je suis devant le miroir, incapable de mettre ce voile aussi vite et aussi bien que ma mère. Elle doit me montrer l'opération trois, quatre, cinq fois de plus, avant que je puisse enfin passer à mon tour la nouvelle abaya au-dessus de ma tête. Elle pend dans mon dos et dissimule les moindres contours de mon corps, même mes fesses ne se devinent pas en dessous. On ne me voit plus. Je me sens comme un sac sur deux jambes. C'est une bonne chose que je sois entièrement voilée à présent, dit ma mère. « Maintenant tu peux aller parmi les gens sans que ce soit dangereux, ajoute-elle, et Dieu t'aimera encore plus. » Je me réjouis d'entendre ça. Il n'empêche : mon reflet dans le miroir et la sensation que j'éprouve sous le voile me sont étrangers. Je me regarde : les yeux sombres, dévoilés par une fente au milieu de tout ce tissu noir qui recouvre tout, même le nez et la bouche. On étouffe sous le niqab. Je dois faire des efforts pour respirer, même dans l'appartement où l'air n'est pas aussi brûlant et confiné qu'à l'extérieur, mais refroidi par la climatisation. Alors qu'est-ce que ce sera dans la rue ? Je ne comprends pas au nom de quoi je dois tout à coup avoir le même aspect que toutes les femmes qui m'entourent. Je ne comprends pas pourquoi je dois ressembler à une adulte. Je ne suis pas encore une femme. Je n'ai pas d'enfants, pas de mari,

je ne fais pas la cuisine tous les jours et je ne veille pas non plus à ce que la maison soit bien rangée. Comment pourrais-je devenir comme elles du jour au lendemain ? J'ai peur de devoir faire dès maintenant tout ce que ma mère et ma tante savent faire. Préparer de l'*al kabsa* ou du *baklava*, plier le linge avec une telle perfection qu'il ne se froisse pas dans le placard. Cela signifie-t-il aussi que je dois arrêter de faire ce que font les petites filles ? Arrêter de jouer, de faire l'idiote ? Suis-je condamnée désormais à ne plus rien faire sinon la cuisine, le ménage et ma prière ? Que deviennent mes poupées et les nombreux livres qui m'attendent dans ma chambre ? Dois-je aussi abandonner tout cela, comme ma bicyclette quelques années plus tôt ? Je comprends que, chaque fois que je quitterai la maison, il me faudra non seulement mettre mes chaussures, mais aussi passer ces trois vêtements. Je ne pourrai plus simplement courir après papa en agitant le bras pour lui dire au revoir quand il quitte la maison et se dirige vers la voiture. Tout sera différent, je le sens. Ma vie me donnera la même impression que celle que j'éprouve en respirant à travers la couche de tissu noir devant mon nez. Quelque chose d'aussi naturel que de remplir d'air mes poumons est brusquement devenu un véritable défi. Je sais qu'à partir de maintenant je devrai porter un voile en permanence, que je ne pourrai l'enlever qu'au restaurant et le remettre avant de sortir. Désormais tout va devenir plus difficile. Je devrai, comme ma mère, après chaque repas dans un restaurant, chercher un miroir pour vérifier que le voile me masque bien le visage et que celui qui me cache les cheveux ne fait pas de plis bizarres. Ma mère, qui se tient toujours à côté de moi devant le miroir, me regarde avec une joyeuse impatience, comme s'il y avait une raison de se réjouir de cette situation. Mais je suis indécise. Devenir adulte, ne serait-ce pas une source de sensations agréables ? Cela ne devrait-il pas m'ouvrir de nouveaux horizons, de nouveaux possibles ? Au lieu de cela, j'ai la sensation que mes gestes sont bien plus limités qu'auparavant.

Le lendemain, sur le chemin du collège, mon abaya n'arrête pas de glisser. Il est impossible de passer mon cartable sans que ce vêtement n'y fasse obstacle. Je finis par renoncer et je porte mon sac à dos à la main droite, par la poignée, comme une sacoche. Mais il est trop lourd pour cela. Je suis en nage. Nous sommes en septembre. La chaleur a beau être moins implacable qu'en août, il fait tout de même déjà près de trente degrés ce matin-là. Et puis ma voix sonne bizarrement avec ce tissu sur la bouche. J'ai l'impression de devoir parler plus fort pour qu'on m'entende. Et que, sous ce drap noir, je vais vite manquer d'air.

TABLE DES MATIÈRES

Prologue 5

1. Le jour où mon grand-père a donné mon vélo 13
2. Le regard dans le miroir 37
3. Promesses de mariage 58
4. Ici, les femmes ne rêvent pas 95
5. Il n'y a pas de Dieu 120
6. Nuit noire 138
7. Le chemin de La Mecque 152
8. Mon périlleux chemin vers la liberté 171
9. En route vers l'Europe 208
10. Zones de transit 225
11. La force des livres 238
12. Un été lumineux 249
13. Le prix de la liberté 256

Épilogue 273
Remerciements 278

© *2018, Globe*, l'école des loisirs, *Paris, pour l'édition française*
© *2018 btb Verlag, a division of Verlagsgruppe Random House GmbH, München, Germany*
Titre de l'édition originale :
Frauen dürfen hier nicht träumen by Rana Ahmad

Dépôt légal : octobre 2018

ISBN : 978-2-211-23775-8

Retrouvez le catalogue des éditions Globe
sur le site www.editions-globe.com

Et suivez notre actualité sur Facebook et Twitter